LISA FITTKO

Le chemin Walter Benjamin

Précédé de
Le présent du passé
par
EDWY PLENEL

LA LIBRAIRIE
DU XXIe SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Lisa Fittko

Le chemin Walter Benjamin

Souvenirs 1940-1941

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR LÉA MARCOU

précédé de
Le présent du passé
par Edwy Plenel

Éditions du Seuil

Une première édition française de la traduction de Léa Marcou a été publiée
par les Éditions Maren Sell en 1987
sous le titre
Le Chemin des Pyrénées.
Souvenirs 1940-1941

Sauf indication contraire, toutes les photographies
de *Le Présent du passé* ont été faites par Edwy Plenel.

Titre original : *Mein Weg über die Pyrenäen*
ISBN original :
© 1985 Carl Hanser Verlag GmbH & Co. KG, Munich

ISBN 978-2-02-144964-8
© Éditions du Seuil, septembre 2020,
pour la traduction française de Léa Marcou
© Éditions du Seuil, septembre 2020,
pour le texte *Le Présent du passé* et les photographies d'Edwy Plenel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Edwy Plenel

Le présent du passé

« Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de la catastrophe. Que "les choses continuent comme avant [à aller ainsi]", voilà la catastrophe. »

Walter Benjamin[1]

J'ai rencontré Lisa Fittko en marchant.

Visitant régulièrement des amis à Céret, cette ville des Pyrénées-Orientales qui attira tant d'artistes du XXe siècle à leurs débuts – Pablo Picasso, Georges Braque, Juan Gris, Chaïm Soutine, André Masson, Marc Chagall… –, j'aime filer droit au sud pour rejoindre, d'un bon pas, la frontière espagnole. Façon d'ajouter à l'échappée belle d'une randonnée cette liberté symbolique d'une frontière sinon abolie, du moins franchie, puis chevauchée le long de la ligne de crête qui la délimite.

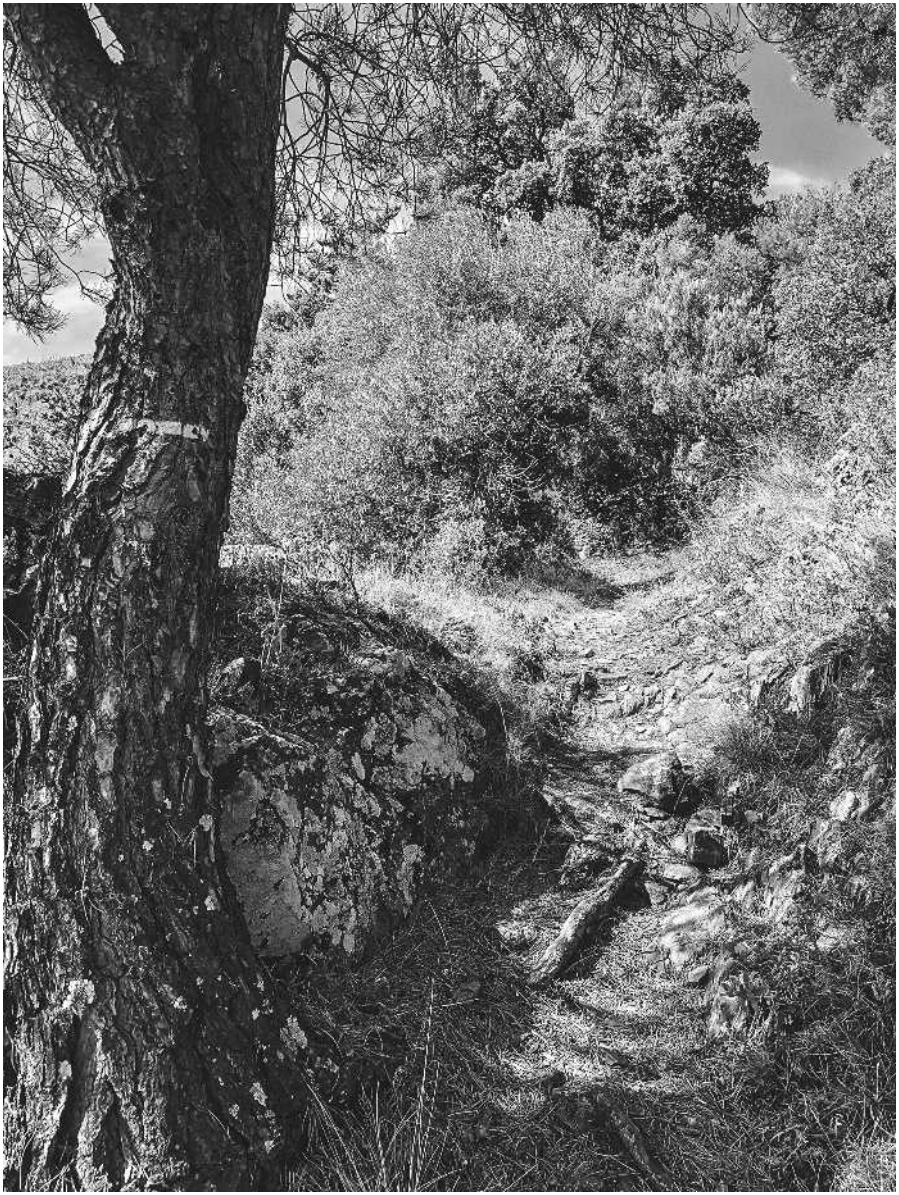
Sauf à avoir été gagné par l'indifférence au monde et aux autres, vivre ce privilège convoque forcément d'autres

1. Walter Benjamin, *Paris capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, trad. Jean Lacoste, Paris, Cerf, 1993, p. 491. Sur l'idée de catastrophe chez Benjamin : Orietta Ombrosi, « La dialectique de l'idée de catastrophe dans la pensée de Walter Benjamin », dans *Archives de philosophie*, Centre Sèvres, 2006/2 (tome 69), p. 263-284.

expériences, ne serait-ce qu'en pensée. Toute marche est une gamberge : un exercice physique où le cerveau travaille autant que les muscles, mais sans contrainte ni programme, gambadant d'une réflexion à une intuition, associant des idées inattendues, convoquant des rêveries enfouies. Dans ce registre, arpenter les Pyrénées catalanes, dont tous les anciens chemins de contrebande furent des sentiers de liberté au siècle passé, conduit inévitablement au souvenir des exils d'hier et à l'actualité des réfugiés d'aujourd'hui.

La mer Méditerranée où plonge doucement la chaîne pyrénéenne est devenue, cette dernière décennie, un cimetière pour plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de femmes, d'adultes et d'enfants, qui ne faisaient – qui ne font – qu'exercer un droit fondamental, celui de se déplacer pour s'inventer une vie, la sauver ou l'épanouir, survivre ou mieux vivre, trouver l'espoir, chercher un refuge, bref, échapper au hasard, parfois funeste, de la naissance[1]. S'il est une terre qui vous fait ressentir l'ignominie de cet abandon, le nôtre, comme une brûlure toujours vive, c'est bien la Catalogne du Nord où arrivèrent, en 1939, les cortèges défaits de la Retirada républicaine, cet exode de plus de 450 000 réfugiés espagnols après que le général Franco, l'allié de Hitler, eut remporté la guerre civile. Nul hasard si, localement, les militant·e·s qui entretiennent la mémoire de ce passé, notamment celle des camps où la France les enferma et où ils furent bientôt rejoints par les réfugiés allemands, sont très

1. Les calculs varient selon les organisations, les recensements et les estimations. Le 6 mars 2020, l'Organisation internationale pour les migrations de l'ONU chiffrait à 20 014 les migrants morts ou disparus en Méditerranée depuis 2014. Pour Amnesty International, en septembre 2018, le total était déjà de 28 555 depuis janvier 2014. Et, en juin 2018, l'ONG néerlandaise United for Intercultural Action dénombrait pas moins de 34 361 « victimes de la forteresse Europe » en quinze ans, dont les noms, leur pays d'origine et la fin de leur voyage avaient pu être renseignés.



En marchant sur le sentier du « chemin Walter Benjamin » sur le versant français.
© EP

souvent les mêmes qui se mobilisent au présent pour l'accueil des migrants, au nom du devoir d'hospitalité[1].

C'est ainsi que, d'une évocation à l'autre, d'une randonnée à un exil, les discussions cérétanes ont convié l'odyssée tragique de Walter Benjamin, mort le 26 septembre 1940 à Portbou, du côté espagnol de la frontière, le lendemain du jour où il l'avait franchie à pied, guidé depuis Banyuls-sur-Mer par Lisa Fittko. Sans en être un spécialiste[2], j'appartiens depuis longtemps à cette amicale discrète que réunit une complicité autour de cet intellectuel juif allemand, tout à la fois prophète messianique, marxiste hétérodoxe et communiste radical. Fréquentant en amateur son œuvre inclassable, abyssale et polyphonique, aussi inspirante que déroutante tant s'y entremêlent inextricablement politique et poétique, je l'ai souvent requise dans mes divagations livresques dont l'actualité est le prétexte[3].

J'appris donc à Céret l'existence d'un « chemin Walter Benjamin » reconstitué en 2007 sur le tracé de la route empruntée par le philosophe-poète pour fuir le nazisme et ses complices français : une quinzaine de kilomètres jusqu'au cimetière marin de Portbou, en passant par le col de Rumpissa, à cinq cent trente-huit mètres d'altitude. Depuis cette découverte, j'ai fait

1. Cf. Edwy Plenel, *Le Devoir d'hospitalité. L'humanité n'est pas assignée à résidence*, Paris, Bayard, 2017.

2. Dans une bibliographie fournie, trois livres mêlent l'œuvre et la vie de Walter Benjamin : Jean-Michel Palmier, *Walter Benjamin. Le chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu*, édition établie, annotée et préfacée par Florent Perrier, Paris, Klincksieck, 2006 ; *Walter Benjamin, les chemins du labyrinthe*, textes choisis et présentés par Jean Lacoste, Paris, La Quinzaine littéraire/Louis Vuitton, 2005 ; Bruno Tackels, *Walter Benjamin. Une vie dans les textes*, Arles, Actes Sud, 2009.

3. C'est le cas dans *La République inachevée. L'État et l'école en France*, Paris, Payot, 1985 (réédité chez Stock, 1997 ; puis Biblio « Essais », 1999) ; dans *La Part d'ombre*, Paris, Stock, 1992 ; dans *Un temps de chien*, Paris, Stock, 1994 ; et, plus récemment, dans *La Victoire des vaincus. À propos des gilets jaunes*, Paris, La Découverte, 2019.

Au début du chemin en France, ce panneau le présente en quatre langues dont le catalan. © EP

le chemin en solitaire à plusieurs reprises, y ajoutant parfois la variante d'un retour dans la même journée par une boucle grimpant depuis la mer sur la ligne de crête. En somme, une sorte de pèlerinage agnostique où se conjuguent nature, effort et méditation[1]. Mais ce que je ne savais pas avant de le découvrir en marchant, c'est que la renaissance de ce sentier, proposé par le *Guide des randonnées* disponible à l'office de tourisme de Banyuls et raconté sur un site Internet fort bien documenté, devait tout au livre que vous avez entre les mains[2].

1. Il faudrait sans doute ajouter la création, comme l'illustre le travail de l'artiste Hélène Peytavi qui aime arpenter le chemin Walter Benjamin. Des dessins qu'il lui a inspirés, elle a tiré un livre, *Mountains and Sea*, Paris, VOIX Éditions Richard Meier, 2017.

2. Voici un lien pour télécharger le *Guide des sentiers de Banyuls* : www.banyuls-sur-mer.com/fr/decouvrir/randonnee/pied ; et l'adresse du site Internet « Le chemin Walter Benjamin » : www.historia-viva.net/fr.

Le livre du passage

Ce sont en effet les souvenirs de Lisa Fittko qui l'ont fait revivre. Paru en 1985 dans une Allemagne qui n'était pas encore réunifiée, *Le Chemin des Pyrénées* obtint l'année suivante le grand prix du Livre politique de la RFA. Publié en 1987 en France chez Maren Sell, dans une traduction de Léa Marcou ici reprise, ce témoignage eut un impact inouï sur la relation des Allemands à leur propre histoire. Car c'est celui d'une résistante, avant même l'arrivée du nazisme au pouvoir en 1933, comme on le comprend dès les premières pages : « J'avais le devoir de faire quelque chose contre ces brutes. L'heure d'y aller avait sonné[1]. »

Soudain, ce n'était plus le face-à-face paralysant, pour qui veut agir au présent, entre les crimes des bourreaux et les souffrances des victimes. Il y avait bien eu une alternative : dire non, et agir en conséquence. Le poids de la tragédie était enfin libéré d'un legs d'impuissance. L'onde de choc du livre fut la réhabilitation de la résistance allemande, d'une résistance à hauteur d'individus, sans sectarisme ni aveuglement partisans, celle, en l'occurrence, d'une gauche antifasciste radicalement démocratique et farouchement indépendante. Celle de militant·e·s, juifs pour nombre d'entre eux, qui avaient tôt compris et choisi de faire face. Celle aussi d'une gauche radicale lucide sur le stalinisme, ses impostures et ses crimes.

Avec son mari Hans, Lisa Fittko fut l'âme d'un réseau clandestin organisant, depuis Banyuls, entre septembre 1940 et avril 1941, l'échappée en Espagne de plus d'une centaine de persécutés par ce chemin que Walter Benjamin fut le premier à emprunter à ses côtés. En permettant que l'on se souvienne de ce sentier, son livre l'a transformé en itinéraire d'une mémoire active de la catastrophe européenne, nous rappelant

1. Voir p. 61.

Portrait photographique de Lisa Fittko, jeune militante antinazie, pris en Allemagne vers 1928. © Lisa Fittko

que les frontières sont faites pour être traversées et que les exilés sont faits pour être accueillis. Non plus un passé mort, mais un passé présent.

C'est d'ailleurs dans cet esprit que Lisa Fittko accueillit, en 1986, la croix fédérale du Mérite, 1re classe, une des plus importantes décorations allemandes par laquelle le président Richard von Weizsäcker tint à la distinguer. Écrite « au nom de la résistance allemande », sa lettre de remerciement clôt son second livre paru en 1992, récit des sept années d'exil et d'errance qui précédèrent son séjour catalan[1]. Quarante-huit

1. Lisa Fittko, *Solidarität Unerwünscht : Meine Flucht durch Europa, Erinnerungen 1933-1940*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1992 ; traduction anglaise par Roslyn Theobald, en collaboration avec l'auteur : *Solidarity and Treason : Resistance and Exile, 1933-1940*, Evanston, Illinois, Northwestern University Press. Il n'est pas traduit en français.

années après avoir été déchue de sa nationalité, en 1938, par le régime national-socialiste, elle y regrette que « le véritable rôle de la Résistance ne soit pas encore une partie de la conscience allemande » car, insiste-t-elle, cette reconnaissance est décisive pour que « la nouvelle génération puisse croire en elle-même et en son avenir ».

Accompagnant la notoriété posthume de l'œuvre de Benjamin, le succès des souvenirs de Lisa Fittko entraîna aussi la réappropriation de cette histoire par l'Espagne et la Catalogne de l'après-franquisme. De nos jours, Portbou, cette petite ville côtière et ferroviaire qui se révéla une impasse sinistre pour Walter Benjamin, l'amenant à se donner la mort, vit en communion avec son souvenir. Un centre culturel porte son nom – de même d'ailleurs à Perpignan ; une fondation non lucrative l'anime, dénommée Angelus Novus comme le

La plaque tombale du cimetière de Portbou avec la célèbre phrase de Walter Benjamin : « Il n'y a pas de document de culture qui ne soit aussi un document de barbarie. » © EP

tableau de Paul Klee que possédait le philosophe ; une « École d'été Walter Benjamin » s'y tient depuis 2014 ; et, surtout, un exceptionnel mémorial lui rend hommage autour du petit cimetière suspendu au-dessus de la Méditerranée où il fut inhumé, le samedi 28 septembre 1940[1].

Intitulée *Passages*, en écho à l'immense livre de Benjamin dont le Paris du XIXe siècle est le terrain de jeu et de découverte[2], cette œuvre de l'artiste israélien Dani Karavan plonge dans la mer à l'endroit précis d'un incessant tourbillon[3]. Tenant sa puissance de son minimalisme, elle fut inaugurée le 15 mai 1994 en présence de Lisa Fittko et du président de la Generalitat de Catalogne, Jordi Pujol. Sept ans après, en janvier 2001, un discret monument, sans ambition artistique, lui faisait écho de l'autre côté de la frontière, à Banyuls, plus précisément dans le quartier du Puig del Mas, point de départ du sentier d'échappée. « Ça allait de soi » : en inscrivant ces mots simples qui disent l'évidence de leur engagement, il salue la mémoire des résistants Hans et Lisa Fittko. Celle-ci était alors encore en vie. Hélas, décédée le 12 mars 2005 à Chicago à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, elle ne put être témoin de l'inauguration, en mai 2007, du chemin de randonnée qui porte aujourd'hui le nom de Walter Benjamin mais qui, aux heures clandestines, s'appelait la « route F ». F comme Fittko.

Décider de rééditer, trente-cinq ans après sa première édition allemande, *Le Chemin des Pyrénées* à l'enseigne du « chemin Walter Benjamin » qu'il a enfanté, c'est donc une façon de dire l'actualité de cette histoire de résistance comme l'on convoquerait un souvenir à l'instant du péril. Je l'avais déjà sollicité en conclusion de mon hommage au « Maitron », du

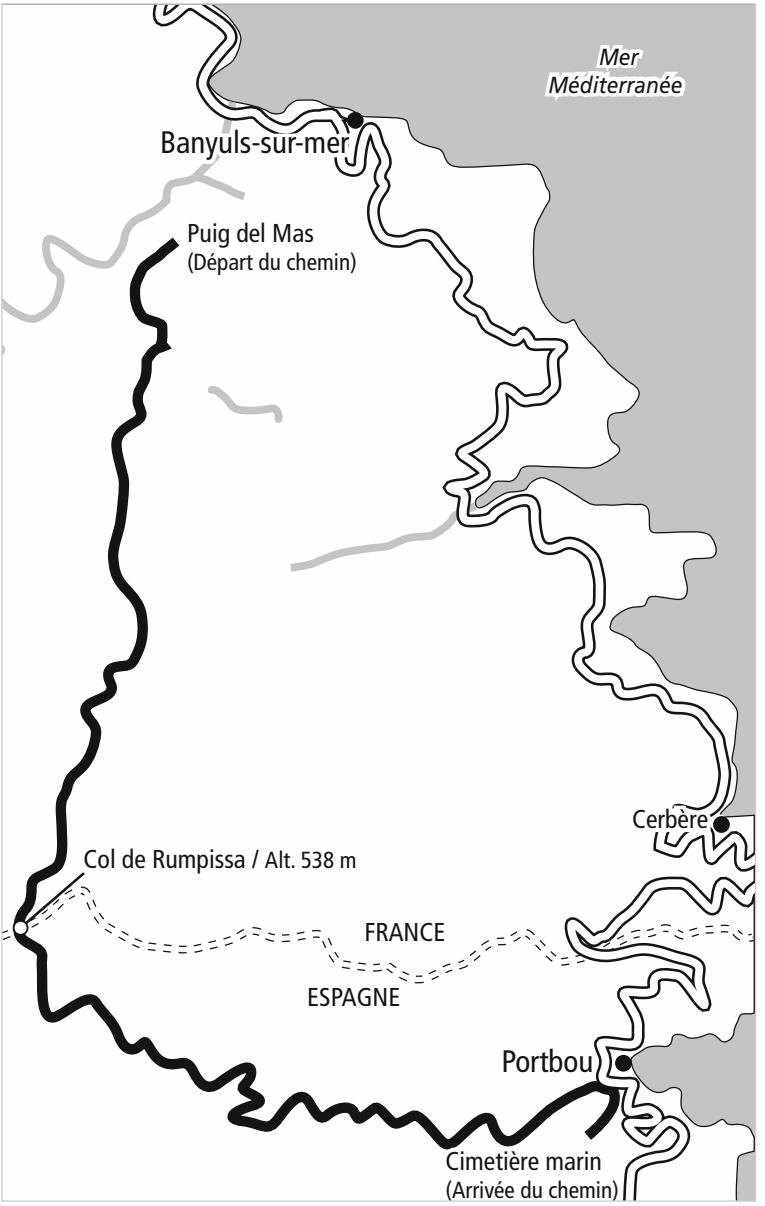
1. Toutes les informations sont disponibles en ligne sur le site de la Casa Walter Benjamin de Portbou : https://walterbenjaminportbou.org

2. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle*, *op. cit.*

3. Cf. Musée d'art moderne de Céret, *Dani Karavan*, Barcelone, 2015, catalogue de l'exposition présentée du 14 mars au 31 mai 2015.

Le tracé du Chemin Walter Benjamin

Le Chemin Walter Benjamin fait près de quinze kilomètres. Son dénivelé cumulé positif est de 754 m. Un marcheur en bonne condition physique le fait sans difficultés en quatre heures et demie. Ce n'était pas le cas de Walter Benjamin qui, l'empruntant pour fuir le nazisme, mit près de onze heures à atteindre Portbou.



nom de l'inventeur de cet immense Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et social, que j'avais conçu sous la forme d'un voyage à la rencontre de tous ces militant·e·s de l'égalité sans lesquels nos idéaux démocratiques et sociaux n'auraient jamais vu le jour[1].

Cette pérégrination sur le continent des obscurs et des sans-grade, en quête de celles et ceux dont le souvenir est effacé par les puissants et les dominants qui réquisitionnent l'Histoire à leur profit, s'ouvrait sur une citation de Benjamin, tirée de son dernier texte écrit en 1940, ses thèses *Sur le concept d'histoire* : « Or quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs. Entrer en empathie avec le vainqueur bénéficie toujours, par conséquent, à quiconque domine[2]. » Du virtuel au réel, j'avais souhaité terminer ce voyage par une énième randonnée sur le chemin, de Banyuls à Portbou où, à l'arrivée, face à la mer, l'on croise une autre réflexion de Benjamin, inscrite sur la vitre qui barre la descente du tunnel en acier conçu par Dani Karavan : « Honorer la mémoire des anonymes est une tâche plus ardue qu'honorer celle des gens célèbres. L'idée de construction historique se consacre à cette mémoire des anonymes. »

Mon *Voyage en terres d'espoir* s'achevait avec la notice biographique de Lisa Fittko, rédigée par l'historien André Balent, natif de Perpignan et principal contributeur du « Maitron » pour les Pyrénées-Orientales[3]. Ce choix était un appel à la renaissance éditoriale de ses souvenirs, jamais réédités en France depuis leur première parution de 1987. Appel immédiatement entendu par Maurice Olender qui l'accueille aujourd'hui dans

1. Edwy Plenel, *Voyage en terres d'espoir*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2016. Le « Maitron » est désormais en accès libre : https://maitron.fr/.

2. Cité par Michael Löwy, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, PUF, 2001. De même pour la citation suivante.

3. Consultable à cette adresse : https://maitron.fr/spip.php?article23813, elle nous a permis d'établir la biographie qui est à la fin de ce livre, p. 361-365.

sa « Librairie du XXIe siècle », avec l'évidente complicité qui fonde notre amitié.

Ce geste éditorial n'érige pas un monument, ni ne commémore ou célèbre : c'est un acte d'engagement. Sa temporalité n'est pas celle d'un passé révolu, mais d'un passé plein d'à présent. Aussi convient-il de lire ce livre à la manière de Benjamin lui-même, chiffonnier intellectuel, flâneur et glaneur, en se laissant aller à toutes les résonances, lignes de fuite et images de pensée qui introduisent à une politique sensible. Soit le contraire de l'indifférence.

Étrangers, migrants, réfugiés, demandeurs d'asile ; centres de rétention, camps d'hébergement, sans-papiers, régularisation, carte de séjour ; aide au séjour, droit au séjour, droit d'avoir des droits, marche des solidarités ; répression de l'accueil, criminalisation de l'hospitalité, persécution des hospitaliers, idéaux de fraternité ; patries, frontières, identités, sans patrie ni frontière, apatride, exil, refuge ; identité nationale, déchéance de nationalité, expulsions, xénophobie, racisme, discriminations…

Autant de mots qui, ici, font sens et s'entrechoquent, surgissant à mesure que nous marchons avec Lisa Fittko. Ils nous accompagnent comme une constellation au-dessus de nos têtes, pour reprendre une intuition du Benjamin promeneur dans son « journal parisien », à la date du 11 février 1930 : « Je sentais en marchant mes pensées se bousculer comme un kaléidoscope – à chaque pas une nouvelle constellation ; de vieux éléments disparaissent, d'autres se précipitent ; beaucoup de figures, si l'une d'entre elles persiste, elle s'appelle "une phrase". »

Le même, dans ses fameuses thèses de 1940, disait que faire œuvre véritable d'historien, ce n'est pas décrire le passé tel qu'il a été, mais savoir le reconnaître. L'accueillir en somme. S'en saisir au plus vite, comme si notre salut en dépendait. C'est la thèse VI de *Sur le concept d'histoire* : « La connaissance du passé

Vue de France, l'arrivée au col de Rumpissa avant de passer en Espagne. © EP

ressemblerait plutôt à l'acte par lequel à l'homme au moment d'un danger soudain se présentera un souvenir qui le sauve[1]. »

Le Chemin Walter Benjamin est ce souvenir qui nous sauve : de l'impuissance et du renoncement face aux haines qui rôdent et aux peurs qui ruinent.

La route de la trace

Dans mon pays d'enfance, la Martinique, la route nationale qui, depuis le centre de l'île vers le nord, relie la capitale Fort-de-France à la commune du Morne-Rouge se nomme la route de la Trace. Longue de vingt-neuf kilomètres,

1. Walter Benjamin, *Écrits français*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2011, p. 435-436.

elle traverse une nature luxuriante à mesure qu'elle monte en direction de la montagne Pelée, volcan toujours actif. La trace donc, ce mot à double sens, à la fois sentier et empreinte, mouvement et immobilité, geste et reste, perspective et marque, promesse à venir et mémoire à préserver. À cette aune, livre du souvenir et piste de montagne, *Le Chemin Walter Benjamin* est bel et bien une trace.

Image métaphorique du surgissement de l'événement, de l'inattendu et de l'inconnu, de l'improbable et de l'impensable, les éruptions volcaniques auraient suffi à convier cette réminiscence enfantine. Mais il y a plus essentiel, qui fait partie de cette histoire. En dehors du passage par les Pyrénées, l'autre porte de sortie en 1940-1941 était le bateau depuis Marseille, notamment pour les émigrants connus comme communistes ou combattants de la guerre civile qui ne pouvaient se risquer à traverser l'Espagne franquiste en train. Or, en janvier 1941, une route entièrement nouvelle s'ouvrit brièvement qui passait par la Martinique, possession française d'outre-mer restée aux mains de Vichy sous le règne de l'amiral Robert. De nombreux réfugiés furent ainsi sauvés en embarquant sur le *Winnipeg* le 24 janvier, le *Wyoming* le 4 février, l'*Ipanema* le 18 février et le *Paul-Lemerle* le 24 mars[1].

La traversée par ce dernier cargo est la plus connue car il emportait une pléiade de personnalités intellectuelles et artistiques déjà renommées ou qui le devinrent. Avant de se disperser sur le continent américain, débarquèrent de son bord à Fort-de-France André Breton, Claude Lévi-Strauss, Victor Serge, Wifredo Lam, André Masson, Anna Seghers… Décisive

1. Cf. Ulrike Voswinckel et Frank Berninger, *Exils méditerranéens. Écrivains allemands dans le sud de la France (1933-1941)*, trad. Alain Huriot, Paris, Seuil, 2009, p. 217 et 243-248. Deux livres récents ont été consacrés à la traversée du *Paul-Lemerle* : Adrien Bosc, *Capitaine*, Paris, Stock, 2018 ; Olivier Assayas et Adrien Bosc, *Un voyage. Marseille-Rio 1941*, Paris, Stock, 2919.

La côte espagnole vue du col de Rumpissa avec, au premier plan, le premier panneau mémoriel catalan consacré à Walter Benjamin. © EP

à plus d'un titre, la rencontre qui eut lieu alors entre André Breton et Aimé Césaire, entre le pape du surréalisme et le poète de la négritude, était annonciatrice de futures causes communes où d'anciens résistants au nazisme rejoindront les luttes contre le colonialisme.

En avril 1941, pendant que les exilés voguaient sur l'océan Atlantique, Aimé Césaire avait introduit le premier numéro de sa revue *Tropiques* avec ces mots qui pourraient être aussi d'aujourd'hui : « Où que nous regardons, l'ombre gagne. L'un après l'autre les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lesquels d'entre ses fils. Les plus humbles. L'Ombre gagne… "Ah ! tout l'espoir n'est pas de

trop pour regarder le siècle en face !" Les hommes de bonne volonté feront au monde une nouvelle lumière[1]. »

Cette filière maritime relevait du réseau de Varian Fry, un jeune journaliste américain qui avait été envoyé en août 1940 à Marseille avec pour mission de faire évader artistes, intellectuels et militants antinazis, souvent juifs, menacés par la police de Vichy et la Gestapo. L'histoire de ce Centre américain de secours – Emergency Rescue Committee – est désormais bien connue, même si l'on oublie trop souvent combien ce ne fut que la partie visible d'une action clandestine multiforme, engageant des réseaux liés aux syndicats ouvriers, aux émigrés allemands, notamment juifs et socialistes, aux gauches radicales et à l'extrême gauche antistalinienne[2].

L'un de ses historiens, Charles Jacquier, cite ce passage de *Planète sans visa* où Jean Malaquais campe un double de Varian Fry auquel l'un des personnages du roman confie : « Il y a peu de manières de mériter sa vie. L'une d'elles est de ne pas rejoindre le club des bourreaux. Une autre est d'épauler plus faible que soi. » Réponse du double : « Nous avons fait notre possible. Mais c'est l'impossible qu'il faudrait faire. Je crois en l'impossible. Sinon, comment lutter contre le désespoir. » Aider le faible et faire l'impossible[3]…

Ce défi relevé par Varian Fry n'était pas sans lien avec son travail de journaliste. En reportage à Berlin en 1935 alors qu'il était directeur de *The Living Age*, il fut témoin de pogroms antijuifs qu'il raconta dans les colonnes du *New York Times* et du *New York Post*. Rentré aux États-Unis en 1942, il ne cessa de défendre une politique d'asile pour les réfugiés antifascistes

1. Aimé Césaire *et al.*, *Tropiques* (1941-1945), Paris, Jean-Michel Place, 1997.

2. Charles Jacquier le souligne fort bien dans sa postface au livre de Varian Fry, *Livrer sur demande. Quand les artistes, les dissidents et les Juifs fuyaient les nazis (Marseille 1940-1941)*, trad. Édith Ochs, Marseille, Agone, 2017, p. 337 et suivantes.

3. Jean Malaquais, *Planète sans visa*, Paris, Phébus, 1999 [1947], p. 100-102.

Côté espagnol, le paysage est plus aride et sauvage alors que, côté français, domine la douceur des vignes étagées du vin de Banyuls. © EP

et d'alerter sur « le massacre des Juifs », titre de son article paru le 21 décembre 1942 dans *The New Republic*. Lire ses écrits, c'est prendre la mesure des cécités volontaires – politiques, diplomatiques, médiatiques, intellectuelles – face au génocide qui était en cours. Qui voulait savoir savait : « Le programme est déjà bien avancé, écrit Fry. D'après un rapport remis au Président par des organisations juives américaines, près de deux millions de Juifs européens ont déjà été massacrés depuis le début de la guerre et les cinq millions restants, qui vivent à présent sous la botte nazie, sont destinés à être exterminés dès que les bouchers blonds de Hitler pourront s'emparer d'eux[1]. »

Face à la catastrophe, Varian Fry est donc de ceux qui auront tenté l'impossible. Avec, notamment, le secours de

1. Sous le titre « Varian Fry, journaliste politique (1935-1943) », ses articles sont repris en annexe de *Livrer sur demande*, *op. cit.*, p. 381 et suivantes.

Hans et Lisa Fittko. Car l'appellation « route F » est l'invention de l'Américain, comme le raconte cette dernière dans son livre. Quelques jours après avoir fait passer la frontière à Walter Benjamin, Lisa et son mari, revenus à Marseille, furent contactés par Fry qui leur demanda de ne pas s'en tenir là. Il n'eut guère de difficulté à les convaincre alors même qu'ils s'apprêtaient à quitter définitivement la France et l'Europe. Quoique ce ne fût pas sans maladresses, accrues par l'obstacle de la langue, notamment quand Fry leur proposa de les payer, s'attirant cette cinglante réplique de Hans Fittko : « Il faudrait être fou, dans notre situation, pour se lancer là-dedans pour de l'argent. Vous ne savez donc point ce qu'est un antifasciste ? Comprenez-vous le sens du mot *convictions*[1] ? » Peut-être que Fry s'en souvenait quand, en janvier 1947, il attestera devant notaire à New York que « monsieur Fittko est un démocrate convaincu, il croit fermement aux principes démocratiques sur lesquels est fondée notre Constitution[2] ». Ce certificat avait pour objectif d'aider Hans et Lisa à obtenir un visa d'entrée aux États-Unis alors que, depuis fin 1941, ils étaient bloqués à La Havane, après avoir fui *via* l'Espagne et rejoint Cuba depuis Lisbonne à bord du cargo britannique *SS Colonial*.

Quand, en cet automne 1940, ils discutent avec Fry de la « route F », Hans et Lisa étaient déjà des militants aguerris, rompus à la clandestinité, avec derrière eux près de quinze années d'engagement antinazi. Avant la France, ils avaient successivement vécu en Tchécoslovaquie – où ils se sont connus, à Prague –, en Suisse et en Hollande, toujours à proximité des frontières avec l'Allemagne afin d'y faire entrer des tracts antifascistes et de venir en aide à ceux qui devaient s'échapper. Journaliste de profession, Hans faisait l'objet d'un avis de

1. Voir p. 219.

2. Le texte de cette attestation est reproduit dans Ulrike Voswinckel et Frank Berninger, *Exils méditerranéens*, *op. cit.*, p. 224-225.

À la sortie de Banyuls-sur-Mer, la traversée à découvert de ce pont était l'une des principales inquiétudes de Lisa Fittko. © EP

recherche de la Gestapo car il avait été condamné à mort par contumace sous l'accusation d'avoir incité au meurtre d'un SA.

Son expérience de la vie clandestine est manifeste dans ses courroux, que rapporte fidèlement Lisa, devant l'amateurisme d'autres membres du réseau Fry ou l'inconscience de certains des candidats à l'exil. « Comment peut-on travailler avec des aventuriers qui s'amusent à mettre en danger la vie d'autrui[1] ? » s'exclame-t-il en constatant que des papiers supposés authentiques, des « vrais-faux » en somme, sont en fait des faux grossiers, repérables au premier coup d'œil. De même s'indignent-ils de concert, Lisa et lui, tout en remplissant leur mission de passeurs, face aux comportements irresponsables de quelques-uns de leurs protégés, dont témoignent, non sans ironie tragi-comique, plusieurs épisodes du livre.

1. Voir p. 269.

Rapporté par son épouse, l'un des commentaires de Hans résume la distance politique entre ces militants lucides de la première heure et le « monde d'hier[1] » qu'ils essayaient de sauver, malgré tout : « C'est justement parce qu'ils sont les représentants de la culture allemande que la situation où ils se trouvent aujourd'hui les dépasse. Le fossé est trop profond. Il est impensable, pour eux, que leur patrie se soit transformée en royaume de la barbarie et les traque, avec, à présent, l'aide de la France. Du coup, ils pratiquent la politique de l'autruche. Voilà bien nos cas les plus difficiles[2]. »

Où l'on retrouve les récurrents jugements de Walter Benjamin sur l'aveuglement doublé de conformisme de la social-démocratie allemande, convaincue que l'histoire avançait comme si elle était écrite par avance et que ses progrès se cumulaient sans retour en arrière. La mise en garde n'a pas d'âge, valant aussi pour notre monde contemporain de sociétés apparemment démocratiques confrontées à l'avènement, par le sacre de l'élection, de pouvoirs autoritaires dont les politiques violent les libertés et les droits fondamentaux, en utilisant la désignation de boucs émissaires – l'étranger, le différent, le dissident, l'opposant – pour museler leurs sociétés.

Hans et Lisa ne s'illusionnaient pas, et cette clairvoyance était le moteur de leur engagement. Ils finirent par trouver refuge en France auprès de la famille de Lisa, une famille juive – Hans ne l'était pas – qui, exilée à temps, habitait à Paris le même immeuble que Walter Benjamin et Arthur Koestler, au 10 rue Dombasle, dans le quinzième arrondissement. « Mon père était un pacifiste engagé, avant et après 1914 », a confié Lisa Fittko dans un entretien recueilli en 1987 par Jean-Michel Palmier lors de la sortie française de ses

1. *Le Monde d'hier*, avec pour sous-titre *Souvenirs d'un Européen*, est le dernier livre de Stefan Zweig. Il en posta le manuscrit, tapé par sa femme, à son éditeur la veille de leur suicide, au Brésil, le 22 février 1942.

2. Voir p. 267.

Au cimetière marin de Portbou, le mémorial de Dani Karavan en hommage à Walter Benjamin, intitulé *Passages*, plonge dans la mer à l'endroit précis d'un tourbillon incessant. © EP

souvenirs[1]. La précocité de ses propres engagements s'enracinait dans cette conscience familiale de la catastrophe inaugurée par la Première Guerre mondiale, dont le déchaînement de violence meurtrière entraîna l'Europe vers un abîme sans fin, plongeant ses sociétés dans une « guerre civile européenne », selon les mots d'Enzo Traverso[2], qui ne trouva son terme qu'en 1945.

« Sous la République de Weimar, expliquait-elle dans cet entretien inédit, les écoles allemandes étaient encore très marquées par l'esprit prussien. On ne nous enseignait que des récits de batailles. Mais il y avait aussi un groupe d'étudiants socialistes très actifs qui étaient gagnés à ces idées pacifistes. À leur contact, avec de jeunes amis socialistes et communistes, nous étions inquiets pour l'avenir. Aussi avons-nous été très tôt conscients de ce que signifiait la montée du national-socialisme. Nous comptions parmi nos amis le poète anarchiste Erich Mühsam, plus tard torturé et assassiné par les nazis dans un camp de concentration[3]. Mon père était écrivain et il était naturellement en contact avec beaucoup d'écrivains berlinois. C'était un admirateur du pacifiste Carl von Ossietzky qui mourut lui aussi en camp de concentration[4]. Nous étions jeunes, mais nous voulions comprendre

1. « Entretien avec Lisa Fittko (1987) », Archives Jean-Michel Palmier déposées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Merci à Florent Perrier de nous avoir permis d'en prendre connaissance.

2. Cf. Enzo Traverso, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2007. Du même Enzo Traverso, *La Violence nazie, une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique, 2002.

3. Écrivain anarchiste, Erich Mühsam (1878-1934) fut l'un des principaux acteurs de la révolution allemande de 1918-1919 en Bavière. Cf. Michael Löwy, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris, Éditions du Sandre, 2009.

4. Journaliste et écrivain, Carl von Ossietzky (1889-1938) fut emprisonné avant l'arrivée au pouvoir des nazis, puis arrêté de nouveau dès février 1933 et détenu jusqu'à sa mort. Il fut distingué en 1936 par le prix Nobel de la paix avec effet rétroactif pour l'année 1935.

REGISTRO CIVIL DE _____ DISTRITO DE _____

Número 25.—

NOMBRE Y APELLIDOS

Walter Dr.
Benjamin

En Port-Bou, provincia de Gerona, a las catorce y quince minutos del veintisiete de septiembre de mil novecientos cuarenta, ante D. Fernando Pastor Prieto, Juez municipal, y D. José Ruiz Granés, Secretario se procede a inscribir la defunción de D. Benjamin Walter Dr., de edad cuarenta y cinco años, natural de (1) Berlín (Alemania), hijo de D. _____ y de Doña _____, domiciliado en _____ de _____ núm. _____, piso _____, de profesión Dr. y de estado (2) casado con Dora Kellner

falleció en Fonda de Francia de esta (3) el día veintiséis del actual, a las veintidós horas minutos, a consecuencia de (4) hemorragia cerebral según resulta de la certificación facultativa y reconocimiento practicado, y su cadáver habrá de recibir sepultura en el Cementerio de esta localidad

Esta inscripción se practica en virtud de diligencias preventivas de abintestato

consignándose además (5) si había otorgado testamento se ignora

habiéndola presenciado como testigos, D. Santiago Sanz Sanz y D. Julio Oliver Campa, mayores de edad y vecinos de esta localidad

Leída esta acta, se sella con el del Juzgado y la firman el señor Juez, los testigos (6) _____ de que certifico. (7)

Santiago Sanz

Sur un mur de Portbou, une reproduction de la fiche de police de Walter Benjamin après sa traversée de la frontière le 25 septembre 1940. © EP

notre époque. Et je me souviens très bien des affrontements déclenchés par les formations paramilitaires de droite, comme le “Casque d’Acier” ; de la répression sanglante qui accompagna les manifestations interdites du 1er mai 1929, à Berlin ; des combats de rue dans le quartier ouvrier de Wedding, où la police tirait sur les ouvriers. »

La famille de Lisa fréquentait aussi Kurt Tucholsky, journaliste à la fois le plus célèbre et le plus honni par les nazis sous la République de Weimar. Maîtrisant les talents les plus divers – romancier, poète, parolier, satiriste, auteur de cabaret, critique littéraire, cinématographique et musical –, il s’exila dès 1929 en Suède, où il mit fin à ses jours, le 21 décembre 1935, à Göteborg. Une semaine auparavant, animé d’un désespoir lucide, il écrivit une longue lettre à son ami Arnold Zweig, où il confiait sa colère face à la partie de l’émigration allemande qui croyait encore que « tout continue, comme si de rien n’était[1] ». « Il faut tout reprendre à zéro » est le refrain de cette lettre en forme de testament. Passionné par la France, où il vécut dans les années 1920, Tucholsky lui déclara son amour dans un récit de voyage, paru en 1930 : *Un livre des Pyrénées*[2]… Comme s’il nous faisait signe par-delà les défaites et les époques, il se termine dans les Pyrénées-Orientales, à Cerbère et Banyuls.

La résistance allemande incarnée par Hans et Lisa Fittko était donc un sursaut de la société elle-même qui dépassait les partis, leurs divisions, leurs sectarismes et leurs immobilismes. Quand Jean-Michel Palmier lui demande pourquoi elle n’a pas quitté l’Allemagne dès janvier 1933, attendant l’été pour rejoindre la Tchécoslovaquie, Lisa répond : « Moi,

1. Kurt Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !*, choix de textes, traduction, annotations par Alain Brossat, Klaus Schuffels, Claudie Weill, Dieter Welke, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1981, p. 214-215.

2. *Id.*, *Un livre des Pyrénées*, trad. Jean Bréjoux, Toulouse, Privat, 1983.

Côté français, sur un poteau électrique, ce rappel par une main anonyme que le « chemin Walter Benjamin » fut d'abord la « route F » – F comme Fittko. © EP

je croyais qu'il était encore possible de lutter. Avec quelques camarades, nous distribuions des tacts antinazis et adressions aux journaux étrangers des informations sur la terreur qui sévissait, les arrestations et le massacre des opposants. Nous croyions encore à la possibilité d'un combat antifasciste en Allemagne. Immédiatement après 1933, il restait encore beaucoup d'opposants décidés à la lutte. Surtout des jeunes, étudiants et ouvriers. Les partis de gauche de la République de Weimar avaient mené une lutte fratricide. Mais, dans le Reich, socialistes et communistes s'unissaient à la base face à la terreur nazie, bien avant qu'on ne parlât de Front populaire. »

L'autre France

Socialistes pour la plupart, les relais et soutiens français que trouveront Hans et Lisa Fittko sur la Côte vermeille, à Argelès, Collioure, Port-Vendres, Banyuls et Cerbère, étaient dans le même état d'esprit unitaire. Et pour cause : ces militants et élus locaux s'étaient forgés dans les luttes qui conduisirent au Front populaire de 1936, puis dans l'aide active à l'Espagne républicaine. Ils incarnent cette « France généreuse » que loue Lisa[1], par opposition à la France officielle qui, en signant l'armistice à Rethondes le 22 juin 1940, avait capitulé devant le nazisme. Son article 19 contenait un arrêt de mort pour tous les réfugiés allemands : « Le gouvernement français est tenu de livrer sur demande tous les ressortissants allemands désignés par le gouvernement du Reich et qui se trouvent en France, de même que dans les possessions françaises, les colonies, les territoires sous protectorat et sous mandat. »

Sauf si elles échouent, le propre des actions clandestines est de ne pas laisser de traces. Il en est ainsi du héros français de cette histoire, Vincent Azéma, résistant authentique mais si discret que sa biographie est introuvable. Sur les moteurs de recherche du Web, la seule entrée à son nom est une maison de retraite, l'« Ehpad Résidence Vincent Azéma » de Banyuls-sur-Mer… Tout au plus ai-je appris qu'il était viticulteur et militant coopérateur. Maire socialiste de Banyuls avant d'être démis par Vichy – il sera réélu à la Libération –, c'est lui qui non seulement indique à Lisa la route pour passer la frontière avec des recommandations sur comment ne pas se faire repérer par les douaniers, mais qui lui apporte aussi un soutien inappréciable, trouve un logement, signe des attestations, donne des tickets d'alimentation…

1. Voir p. 166.

À Banyuls, le « boulevard des Évadés de France » est un sens interdit dont le symbole rappelle les audaces des premiers résistants qui ont sauvé l'honneur. © EP

Recommandé aux Fittko par Azéma, l'autre protagoniste français essentiel a laissé un souvenir plus consistant puisqu'il a sa notice dans le « Maitron » : la mémoire de Lisa écorche son nom en l'appelant Cruzet alors qu'il s'agit de Julien Cruzel, maire socialiste de Cerbère, secrétaire du comité local du Front populaire en 1936, très actif durant la guerre civile espagnole. Sa profession en fera un allié miraculeux pour réussir à faire passer les bagages des exilés qui, évidemment, devaient gravir la montagne dans l'équipage le plus léger possible. Il était en effet transitaire en douanes dans une commune qui est la jumelle ferroviaire de Portbou : de part et d'autre de la frontière, les trains devaient s'y immobiliser, le temps de changer l'écartement des essieux afin de l'adapter à la différence d'écart entre les rails espagnols et français.

Sans doute y eut-il bien d'autres anonymes qui accompagnèrent l'évidente débrouillardise de Lisa[1]. Dans son livre, elle ne manque jamais de signaler le moindre geste d'empathie, de générosité ou de solidarité. Chacune de ces mentions fait penser aux hospitaliers français d'aujourd'hui, à ces quelques élus qui, à contre-courant des politiques étatiques, font le choix d'accueillir les migrants, à ces nombreux militants qui les secourent, à ces chaînes de solidarité qui se sont constituées, notamment dans les vallées alpines par lesquelles tentent de passer les demandeurs de refuge venus d'Italie après avoir traversé la Méditerranée et nombre d'enfers terrestres. « Aucun de nous, écrit Lisa, n'aurait survécu s'il ne s'était trouvé, un peu partout dans le pays, des Français pour lui venir en aide. Des Français qui puisèrent dans leur humanité le courage de recueillir, de cacher, de nourrir ces étrangers traqués[2]. »

Hommage à une France solidaire qui, cependant, ne peut faire oublier la légitime colère de Hans contre la France officielle, celle de l'État français, le jour du départ définitif au passage de la frontière franco-espagnole avec des papiers tout à fait en règle. Soudain, le militant aguerri laisse exploser les vérités que la clandestinité l'obligeait à taire – les italiques sont de Lisa : « C'est la France qui fait des cadeaux à Hitler ! Le cadeau c'est nous, les réfugiés, à qui il ne reste qu'à fuir de nouveau, toujours plus loin. *La France généreuse* nous offre à la bête ! […] Je suis un *boche*, mais un de ceux qui se battent contre les nazis. Est-ce que vous comprenez ça ? […] La paire d'amis, *c'est le Führer et votre maréchal*[3] ! »

1. La sérendipité numérique permet de retrouver ces « obscurs et sans-grades » chers à Jean Maitron en naviguant d'une entrée à l'autre sur son Dictionnaire désormais en ligne. Il suffit de partir de la notice biographique de Jean Cruzel, rédigée par André Balent.
2. Voir p. 165-166.
3. Voir p. 340-341.

La ville de Banyuls-sur-Mer vue depuis le « chemin Walter Benjamin » peu avant de rejoindre la frontière espagnole. © EP

D'Allemagne en France, tel fut donc le terreau militant sur lequel le « chemin Walter Benjamin » a inscrit sa trace. Durant six mois, Hans et Lisa l'empruntèrent deux à trois fois par semaine depuis Banyuls-sur-Mer, en guidant jusqu'au col d'où l'on aperçoit Portbou les petits cortèges dont ils avaient la charge qui, ainsi, allaient être sauvés. « Plus de cent personnes, comptabilise Fry dans son témoignage. Pas un seul ne sera arrêté ni même interrogé par la police[1]. » À ce compte, et bien qu'ils n'en soient aucunement responsables, leur seul échec fut la première traversée, improvisée pour Walter Benjamin et conclue par son suicide.

Mais il est permis de considérer autrement ce passage inaugural du 25 septembre 1940, d'une façon qui ajoute à la

1. Varian Fry, *Livrer sur demande*, *op. cit.*, p. 179.

dimension mythique du calvaire enduré par l'auteur des thèses *Sur le concept d'histoire*. Loin de fermer la porte de l'espoir, le sacrifice volontaire de Benjamin ne l'a-t-il pas symboliquement ouverte pour toutes celles et tous ceux qui, ensuite, ont gagné la liberté par ce chemin qui porte aujourd'hui son nom ? « Que nous veulent-ils ? » demanda Lisa à Hans quand il lui annonça que deux Américains voulaient leur parler, quelques jours après sa première traversée. Réponse : « Je suppose qu'ils ont appris que tu as fait passer Benjamin. Peut-être veulent-ils une description du nouvel itinéraire pour qu'il puisse servir à d'autres[1]. »

C'est donc bien Walter Benjamin qui a ouvert la route de la trace.

Sur la frontière

Quand j'ai visité pour la première fois le cimetière de Portbou et découvert *Passages*, le mémorial conçu par l'Israélien Dani Karavan, j'ai immédiatement pensé à son compatriote Michel Warschawski. Je l'ai connu dans nos communes jeunesses militantes alors que, fils du grand rabbin de Strasbourg, il était déjà installé à Jérusalem qu'il avait décidé de gagner, à l'âge de seize ans, pour y entreprendre des études talmudiques. La résonance était logique : Gershom Scholem, le grand ami de Walter Benjamin qui essaya en vain de le convaincre de venir l'y rejoindre, s'était installé dès 1923 à Jérusalem, alors en Palestine sous mandat britannique, pour y enseigner la mystique juive dont il sera l'un des grands spécialistes[2].

Mais l'écho résonnait au-delà, vers un horizon plus proche et, surtout, plus politique. C'est en effet par un « Discours sur la frontière » que s'ouvre l'autobiographie de « Mikado »,

1. Voir p. 216.
2. Cf. Gershom Scholem, *Walter Benjamin. Histoire d'une amitié*, trad. Paul Kessler, Paris, Calmann-Lévy, 1981.